



## Technologie, ou tout de même philosophie, littérature et histoire?

Un enseignement culturel fort comme meilleur investissement pour l'économie et la démocratie

2012/13

21 | 06 | 2012



COMMUNAUTE



PROSPERITE



PROTECTION

### Résumé

La technologie est au cœur des débats sur l'enseignement. Pour nous développer, nous devons innover et, dans de nombreux pays, entreprises et décideurs plaident en faveur d'un personnel techniquement plus qualifié. La technologie et les matières présentant une "utilité directe sur le marché" menacent de supplanter les matières et orientations culturelles de l'enseignement. Cette évolution peut nuire à notre économie. Le *return* économique d'un enseignement culturel fort est largement sous-estimé. Les étudiants issus d'un enseignement culturel fort sont en effet surreprésentés dans les postes-clés de direction. 2% à peine des étudiants américains optent pour *liberal arts* ou pour l'enseignement supérieur dans lequel les matières culturelles sont au centre des études. Cependant, 11% du top 500 des PDG américains et autres dirigeants sociaux sont titulaires d'un baccalauréat en *liberal arts*. Un bon enseignement culturel aiguise en effet la faculté d'adaptation, mais aussi la réflexion analytique et stratégique. Il s'agit là de conditions de base pour l'auto-organisation, les fonctions dirigeantes et la bonne santé de notre système démocratique. De plus, l'innovation est avant tout un processus social, mené par des personnes dotées d'une forte faculté d'adaptation. Un enseignement culturel fort constitue donc un terreau idéal pour notre potentiel d'innovation.

PROF. DR. JOHAN ALBRECHT  
Senior Fellow Itinera Institute

Philosophie, littérature, culture, histoire et art. Nous chérissons volontiers ces fondements de l'identité européenne. La découverte de produits culturels et la prise de conscience de la manière de leur donner forme dans la société —notre Etat de droit est aussi un produit culturel— est un "trajet d'apprentissage" enrichissant qui commence dès l'enseignement sans jamais vraiment s'arrêter. Tout est culture, et la culture est partout. Toutefois, notre société se montre de plus en plus sélective avec les produits culturels. Dans les systèmes d'éducation, l'offre déjà restreinte de matières culturelles est continuellement sous pression. Les vestiges de la culture du débat critique sont rares dans le bombardement contemporain des médias, et les auteurs littéraires ne font plus guère parler d'eux qu'à l'occasion de leur décès. Au-delà des succès internationaux de nos artistes contemporains — comme Fabre, Delvoye, Dardenne...—, il n'en est fait mention que lorsqu'ils obtiennent un prix international, et non en raison des questions que soulève leur œuvre.

## La culture : absente des débats de l'enseignement

Il est encore bien plus important de constater que la culture —ou une large sensibilité culturelle— ne joue aucun rôle dans les débats actuels de l'enseignement. C'est pourtant dans l'enseignement que la plupart des enfants font pour la première fois l'expérience de la culture. Jusqu'aux années 60, les décideurs politiques de nombreux pays caressaient même l'espoir que l'enseignement puisse recycler culturellement non seulement les enfants scolarisés, mais aussi leurs parents<sup>1</sup>. Les temps ont fortement changé depuis<sup>2</sup>, et les

1 Les enfants devraient transmettre leurs connaissances aux parents et aux autres membres de la famille ; l'enseignement en tant que levier social.

2 Le paternalisme de jadis a fait place à un enseignement plus objectif en tant qu'élément de l'économie de la connaissance.

débats de l'enseignement concernent essentiellement la nécessité d'un accroissement des aptitudes techniques, les inégalités dans l'enseignement selon les groupes sociaux, les scores PISA ou l'intégration des élèves accusant un fort retard linguistique. En outre, on exige de plus en plus de l'enseignement, et il reste en conséquence de moins en moins de temps pour les matières de base<sup>3</sup>. Dès qu'ils chassent du 35, les enfants sont tenus de surveiller de près leur empreinte écologique, et sont confrontés *ad hoc* à une série de phénomènes sociaux, tels que les personnes défavorisées, l'obésité, la discrimination, la faim dans le monde etc. Mais qui se bat en faveur de plus de matières culturelles dans l'enseignement, ou pour un regain d'attention envers la littérature, l'histoire et l'art?

En Flandre, l'enseignement secondaire a subi une profonde réforme. Les orientations les plus "fortes" ont été supprimées, ce qui en dit long sur le niveau des ambitions de nos décideurs politiques. Mais quelqu'un s'inquiète-t-il de l'impact de ces réformes sur le cadre culturel élargi qui sera le lot des futurs élèves? Ou bien s'agit-il d'une considération trop élitaire? Est-il en outre opportun que l'enseignement —tant secondaire que supérieur— consacre du temps à l'histoire, à la "grande" littérature, aux cultures anciennes et à l'art moderne? Ne sommes-nous pas en pleine crise économique, laquelle nécessite que tout doive être remis en question? Et quelle est l'utilité économique de *compétences* abstraites,

---

Les produits de l'enseignement sont offerts dans le cadre d'une relation hiérarchique offre/demande, où l'enseignement se commercialise en tant qu'expérience de formation monopolistique. Ce faisant, nous oublions qu'il y a énormément à apprendre hors de l'enseignement... L'un des messages-clés d'Ivan Illich dans "Deschooling Society" (1971) est que l'enseignement "moderne" apprend surtout aux enfants à devenir de bons consommateurs.

3 Rien d'étonnant à ce que les élèves sachent de moins en moins bien écrire, lire, calculer et raisonner. Pour plus d'informations à propos de la déscolarisation, nous nous référons à <http://www.o-zon.be/>

telles que la conscience historique, la connaissance de la philosophie, les grands écrivains ou le cinéma alternatif ?

Notre société peut-elle continuer à se permettre de telles frivolités? En effet, essayez de faire de l'argent avec une large conscience historique ou une appréciation éclairée de l'œuvre de Francis Bacon<sup>4</sup>...

## On demande: du personnel techniquement formé

A tous les niveaux, notre pays souffre depuis des années d'un manque de *personnel* techniquement formé. Ce manque peut à terme affecter la compétitivité de nos entreprises, et il est donc logique que des mesures soient envisagées pour s'attaquer à ce problème. Une revalorisation générale de l'enseignement technique/technologique et davantage de passerelles entre les entreprises et les écoles semblent être les réponses politiques les plus efficaces à long terme. Les entreprises sont également confrontées à un manque de personnel non qualifié. De nombreux postes vacants ne mentionnent aucune exigence en matière de diplômes<sup>5</sup>, mais restent cependant à pourvoir. Ce phénomène n'est pas l'indicateur d'un problème d'enseignement —on peut difficilement exiger de l'enseignement qu'il fournisse plus de personnes non-qualifiées—, mais d'un marché du travail défaillant. En raison de la pression fiscale élevée sur les revenus du travail les plus faibles, il est plus intéressant pour les personnes peu ou pas qualifiées de ne pas travailler, mais d'opter

4 En commençant par le philosophe et premier scientifique moderne Francis Bacon (1561-1626, auteur notamment de *La nouvelle Atlantide*) pour terminer par le peintre Francis Bacon (1909-1992).

5 Les futurs travailleurs sans diplôme doivent toutefois faire preuve de la bonne attitude de base —auto-organisation, esprit d'équipe, relation à l'autorité,...— afin de pouvoir s'intégrer dans les entreprises et autres organisations.

pour un statut d'allocataires. Les problèmes du marché du travail doivent être résolus par des réformes de celui-ci, et non des réformes de l'enseignement. Se pourrait-il que la pénurie permanente de personnel techniquement formé soit principalement l'indicateur d'une organisation "non optimale" du marché du travail? Ainsi, la migration internationale reste, pour diverses raisons, encore très limitée dans l'Union européenne. De nombreux chômeurs grecs et espagnols possédant une formation technologique (de base) restent chez eux à espérer vainement un emploi, tandis qu'en Europe du Nord, des milliers de postes technologiques restent vacants<sup>6</sup>.

Il convient également de souligner que les entreprises demandent du "personnel" pour exécuter des tâches prédéterminées. Ces tâches découlent des choix stratégiques et de la vision sociale de l'entreprise. Pour les personnes qui développent ces choix et ces visions, nous utilisons d'autres termes, tels que dirigeants, entrepreneurs innovants, stratèges, voire même esprits visionnaires. La compétitivité de notre économie dépend fortement de la qualité des dirigeants des grandes entreprises et organisations. Car si les dirigeants échouent, tout le monde sombre avec le navire (y compris le personnel techniquement formé).

Les employeurs demandent du personnel plus qualifié techniquement/technologiquement, mais y a-t-il quelqu'un pour demander du personnel mieux formé culturellement? Ce n'est certes pas ce qui ressort des offres d'emploi. Et si personne ne sollicite de formation culturelle, doit-on, dans l'enseignement, continuer à proposer une orientation fortement culturelle?

6 On peut se demander si la situation serait la même si la connaissance d'autres langues et la confrontation avec d'autres cultures jouaient un rôle plus important dans les systèmes d'enseignement grec et espagnol.

Encore un détail: les offres d'emploi ne mentionnent aucune demande précise de dirigeants, entrepreneurs innovants, stratèges ou esprits visionnaires. Les entreprises et autres organisations sont-elles noyées sous ces *profils*? Du reste, quel type d'enseignement fournit ces esprits novateurs tellement nécessaires? A moins que les quelques heures de technologie dont bénéficient tous les élèves de l'enseignement secondaire ne soient suffisantes?

## A la recherche du rendement économique

L'adaptation ciblée de l'enseignement aux besoins du marché n'est donc pas aussi aisée qu'il n'y paraît. Il est pourtant frappant de constater que dans la réforme de l'enseignement —une nécessité dangereuse qui s'impose périodiquement—, ce sont plutôt les matières sans retombées économiques directes, comme l'histoire ou le latin, qui sont supprimées au profit de disciplines utiles, telles l'informatique ou la technologie. Bien entendu, cette évolution n'est pas nouvelle. Il y a vingt ans, le ou la volontaire qui optait pour les humanités classiques bénéficiait de 9 heures de latin par semaine en première année, avec une insistance particulière sur la formation de la mémoire, la grammaire et l'analyse des phrases. Aujourd'hui, on ne peut plus accéder qu'à 5 heures de latin hebdomadaires, avec moins de formation de la mémoire mais, de temps en temps, un film ou un documentaire sympa pendant les cours. Pour celui qui pense que l'approfondissement et l'intensité sont importants pour atteindre un quelconque niveau — pourquoi les performances intellectuelles n'exigeraient-elles pas le même engagement que leurs équivalents sportifs?—, voilà deux voies déjà fortement divergentes...

Mais reste alors la question du rendement économique de l'histoire, des langues anciennes, de la littérature, etc. En effet, pourquoi la société devrait-elle payer pour des systèmes d'enseignement offrant des compétences et des connaissances qu'on peut tout aussi bien développer seul, pendant son temps libre? Chaque bibliothèque —un autre bien public archaïque, au rendement économique incertain— ne propose-t-elle pas une excellente sélection de livres d'histoire? En raison de la crise économique, l'enseignement doit dans de nombreux pays faire face à une sévère politique d'économies. Dans le même temps, l'enseignement doit contribuer au potentiel de croissance à court terme. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis mais également aux Pays-Bas, de nombreuses orientations culturelles typiques de l'enseignement supérieur sont sous pression, et que les décideurs politiques souhaitent que les jeunes optent plutôt pour les orientations techniques/technologiques. Un excellent enseignement dans les matières STEM (Science, Technology, Engineering & Mathematics)<sup>7</sup> et plus d'étudiants dans les programmes STEM sont au cœur de toutes les stratégies, pour amener l'enseignement à jouer son rôle de levier vers une plus grande prospérité et une meilleure croissance économique à long terme. Ces objectifs ont des implications budgétaires pour les disciplines à vocation plutôt culturelle, y compris les sciences humaines. En Grande-Bretagne, on envisage même de supprimer toutes les matières culturelles dans l'enseignement secondaire public.

<sup>7</sup> Voir aussi STEM Education Coalition (<http://www.stemedcoalition.org/>).

## Liberal arts: en route vers le sommet absolu

Si la réflexion à propos de l'enseignement est basée sur une logique économique, la notion de rendement de la conscience culturelle doit être clarifiée. Et de préférence, de la manière la plus explicite possible. Dans le but de s'organiser contre les restrictions dans les programmes culturels ou *liberal arts* de l'enseignement supérieur américain, certains doyens ont réalisé une analyse détaillée du déroulement de la carrière d'étudiants qui, dans le passé, ont opté pour un baccalauréat en *liberal arts and sciences*<sup>8</sup>. Ceci permet de répondre à la question de savoir où se retrouvent finalement les étudiants issus d'orientations culturelles intensives après avoir quitté l'université ou les collèges. A titre de précision: les programmes de *liberal art and sciences* selon la tradition américaine n'existent que peu ou pas du tout dans la plupart des pays européens. Les matières culturelles et les sciences sont au cœur de ces formations. Les cours principaux typiques d'un baccalauréat en *liberal arts and sciences* en trois ans sont : Western Civilization, Modern Western Thought, Philosophy, Literature, Foreign Languages, Eastern Thought, Inquiry, Technology & Society, Economics, Areas Studies, Film & Media, Mathematics, Physics, Biology, Sustainability... En raison de l'énorme diversité du paysage éducatif américain, il n'y a pas de véritable programme standard de *liberal arts*. Le caractère interdisciplinaire, l'auto-apprentissage et l'enseignement en petits groupes avec beaucoup d'interaction sont au cœur des études de *liberal arts*. Toutes les matières des programmes de *liberal arts* sont également disponibles dans les universités et les hautes écoles européennes, mais les combinaisons telles que celles des pro-

grammes américains de *liberal arts* sont très rares. Ceci est étrange en soi, car comment peut-on par exemple étudier la philosophie indépendamment des traditions littéraires, d'une connaissance approfondie du système économique, et sans regard sur les interactions historiques entre technologie et société?

Selon la Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching, 270 institutions proposent des programmes de *liberal arts* aux Etats-Unis. Il s'agit d'un petit groupe, pour un total de 4634 établissements d'enseignement. Seuls 2,2% de l'ensemble des étudiants américains optent pour une formation en *liberal arts*. La proportion d'étudiants en *liberal arts* a toujours été faible par rapport à la population totale, et ce choix d'étude est encore et toujours perçu comme élitaire ("*for those who can afford it not to study for a real profession*"). Mark Peltz, du Grinnell College, a vérifié ensuite dans quelle mesure les étudiants ayant bénéficié d'une formation en *liberal arts* (baccalauréat et/ou master) grimpent aux sommets absolus de la société américaine. Il distingue à cet égard trois catégories: les PDG des entreprises de Fortune 500, ceux des 400 ONG les plus importantes, et les 100 membres du Sénat américain. Difficile d'imaginer un échantillon plus sélectif. Pour ce type d'enquête, la disponibilité de l'information concernant le contexte académique de ces 1000 dirigeants sociaux est également une condition préalable élémentaire.

Proportion des étudiants en <i>liberal arts and sciences</i> dans :	
la population des étudiants de l'enseignement supérieur aux Etats-Unis	2,2%
les postes de direction dans les entreprises de Fortune 500, les principales ONG et le Sénat	11,3%
PDG des entreprises de Fortune 500	10,87%
PDG des ONG de Philanthropy 400	11,75%
Le Sénat américain	12%

Source : Mark Peltz (2012). Essay on how liberal arts colleges promote leadership (<http://insidehighered.com/views/2012/05/14/essay-how-liberal-arts-colleges-promote-leadership>)

8 Pour simplifier, nous réduisons la formation en *liberal arts and sciences*, en *liberal arts* pour la suite du texte.

L'équipe de Peltz conclut ensuite que pas moins de 11,3% de ces dirigeants absolus sont le produit d'une formation en *liberal arts*. Ce chiffre contraste fortement avec la modeste proportion d'étudiants en *liberal arts* par rapport à l'échantillon total (2,2%). Il est frappant de constater que 10,8% des dirigeants de Fortune 500 ont bénéficié d'une formation en *liberal arts*. Peltz fait également valoir que les formations en *liberal arts* sont justement très productives, car elles contribuent de manière significative à façonner des attitudes qui sont importantes pour les futurs dirigeants sociaux<sup>9</sup>. Les défenseurs classiques des formations en *liberal arts*, comme Leo Strauss, décrivent d'ailleurs volontiers ces formations comme relevant de la *leadership education*. L'analyse de Peltz est spectaculaire, mais illustre essentiellement l'impact actuel des formations en *liberal arts* d'il y a quelques années. Les dirigeants d'aujourd'hui ont achevé leurs études il y a dix ou vingt ans. Quant à savoir si les étudiants actuels en *liberal arts* suivront un parcours tout aussi brillant, c'est bien sûr l'avenir qui le dira...

Une partie disproportionnellement grande des étudiants en *liberal arts* se retrouve donc dans les postes de dirigeants les plus pointus de la société américaine. Et ce sont justement ces dirigeants qui façonnent la société et construisent l'avenir. En termes d'impact économique, la qualité de leurs décisions est certainement aussi importante que l'efficacité du personnel techniquement formé des lignes de production. Bien sûr, nous ne pouvons pas nous contenter de simplistes relations de cause à effet. Une formation de base en *liberal arts* est souvent complétée par d'autres diplômes. Par exemple, un étudiant qui, après un baccalauréat en *Philosophy &*

<sup>9</sup> Les chiffres de Peltz n'étonnent peut-être pas ceux qui sont familiers de la littérature du management. Si les entreprises grandissent, c'est la conséquence d'un leadership fort: voir, par exemple, *Level 5 Leadership* du gourou du management James 'Good to Great' Collins.

*Technology*, opte pour un master en *Engineering* suivi d'un MBA et, plus tard, de quelques autres programmes avancés, dispose de toute une série de *skills*. Et bien sûr, il y a aussi de nombreux leaders illustres qui ne possèdent pas le moindre diplôme de l'enseignement supérieur. Steve Jobs a entamé un baccalauréat en *liberal arts*, mais a trouvé très vite d'autres opportunités...

Parmi le groupe trié sur le volet des plus hauts postes de direction, on trouve des dizaines ou des centaines de milliers d'autres dirigeants qui apportent à leur façon leur contribution à la société. Ils sont nettement moins considérés, mais leur contribution est essentielle à notre prospérité. Il existe moins d'analyses concernant leurs antécédents d'éducation, mais il serait extrêmement curieux qu'une formation en *liberal arts* soit démesurément présente pour l'élite absolue, mais le soit beaucoup moins pour les dirigeants d'organisations plus petites et moins connues.

L'analyse de Peltz montre que le rendement économique d'une formation ne peut pas être réduit à l'employabilité immédiate des diplômés. Dans cette dernière approche, les enfants deviennent "*une ressource naturelle devant être formée par les écoles pour alimenter le marché industriel*" (Ivan Illich, *Deschooling Society*, p. 98). L'enseignement doit également former le potentiel de l'auto-développement dans la perspective du long terme, et ceci demande une approche différente de celle visant la délivrance de facteurs de production immédiatement utilisables. Le leadership suit la capacité à l'auto-développement —les systèmes d'enseignement standardisés ne peuvent pas produire des dirigeants sur commande— et pour ce qui est de l'appréciation des formations ou des matières, il faut aussi se demander dans quelle mesure celles-ci encouragent les élèves ou les étudiants à chercher et apprendre par eux-mêmes.

## Le rendement démocratique de la culture

Reste la question cruciale de savoir pourquoi une formation en *liberal arts* ou des antécédents d'enseignement culturel sont aussi rentables socialement parlant. Ce n'est tout de même pas en lisant quelques "grands romans" ou en participant à des groupes de discussion sur Platon qu'on devient dirigeant?

Une étude sérieuse de l'histoire, de la littérature, de la philosophie ou des cultures orientales n'engendre pas seulement une masse de faits, de liens ou de confrontations, mais force l'étudiant à l'empathie, la compréhension et l'analyse. D'après Martha Nussbaum<sup>10</sup>, ceci modifie non seulement notre regard sur nos semblables, mais aussi notre évaluation des phénomènes sociaux et de la capacité des politiciens à imposer un changement ou un progrès. Et avec plus d'empathie, l'autre ne reste plus un étranger externe, mais une personne avec ses propres motivations, que nous cherchons à mieux comprendre. Empathie et tolérance sont d'ailleurs des concepts étroitement liés. Pour toutes ces raisons, les sciences humaines sont, selon Martha Nussbaum, extrêmement importantes pour notre démocratie. Si trop de gens vivent avec une image simpliste et ennemie de l'autre étranger et croient en des solutions simples à des problèmes complexes, comment pouvons-nous vivre ensemble de manière réussie? L'enseignement culturel est précisément le premier pas —mais certainement pas le seul— vers une meilleure compréhension de la vie en communauté et de l'importance des processus démocratiques. Nussbaum plaide également pour une reva-

<sup>10</sup> Martha Nussbaum (2011). Pas pour le profit. Pourquoi la démocratie a besoin des sciences humaines. (Ambo, Amsterdam)

lorisation urgente et radicale des sciences humaines, dans un paysage éducatif aujourd'hui focalisé à très court terme sur les compétences utiles. Ceci touche nos facultés critiques, ce qui constitue une grave menace pour la démocratie. La fragmentation politique, la montée des idées extrémistes, de gauche comme de droite, et l'attitude laxiste de la population contre l'absence de véritables réformes socio-économiques sont des exemples édifiants. Les jeunes vont devoir honorer pendant des décennies la facture différée de la dette de surconsommation financée depuis 1980. L'absence de réaction des jeunes quant à la répercussion systématique de la facture sur leur avenir en dit long sur leur esprit critique et leur capacité d'analyse. Pour nos politiciens, cette apathie est plutôt une aubaine.

## Autosélection?

Un système éducatif remplit diverses fonctions. Pour de nombreux économistes, la fonction de signal de l'enseignement supérieur revêt une grande importance. En poursuivant un cursus universitaire couronné de succès, l'étudiant donne au monde extérieur le signal qu'il est discipliné et capable de s'organiser. Alors que le nombre d'étudiants diplômés de l'enseignement supérieur augmente fortement, les étudiants sont obligés de se différencier au moyen d'un Master complémentaire afin de donner un signal suffisamment fort. Vus sous cet angle, les programmes et méthodologies d'enseignement ne sont pas d'une importance décisive. Cela ne changerait donc pas grand-chose d'étudier les *liberal arts*, l'éducation physique ou la chimie. Un système éducatif agit aussi comme un filtre. Il est possible que des jeunes issus de milieux aisés acquièrent, à la maison, un intérêt culturel étendu et soient stimulés à développer leur personnalité de manière créative. Si ces étudiants optent délibérément pour une

orientation de type *liberal arts* ayant un rendement direct inférieur en termes d'opportunité d'emploi, et la complètent ultérieurement par d'autres programmes ou grâce au soutien et réseaux familiaux, nous attribuons trop aux programmes scolaires les avantages du leadership selon de Peltz. Peut-être que les meilleurs programmes de *liberal arts* sélectionnent justement les élèves les plus talentueux au sein des milieux aisés? Une certaine auto-sélection est probablement typique pour de nombreux programmes scolaires et il existe de nombreux dirigeants qui n'ont jamais "perdu" leur temps dans l'enseignement supérieur.

## Le rendement privé de la culture

Le leadership exige un esprit critique. Celui-ci peut être renforcé par les *liberal arts*, car les solutions faciles ou les vérités infaillibles n'existent pas pour qui étudie sérieusement la philosophie, l'histoire ou la littérature. La vie est bien trop complexe et bien trop interconnectée pour pouvoir être résumée en quelques *one-liners*. Une population faisant preuve d'une forte conscience culturelle et d'un esprit critique se laisse moins facilement manipuler par les médias, les politiciens et les opportunistes. Les dirigeants peuvent analyser de façon critique à partir d'un cadre de références élargi, mais aboutissent aussi à une synthèse intégrant les considérations pertinentes. Ce talent est essentiel pour toute personne qui se sent concernée par la politique stratégique des entreprises, des gouvernements ou des ONG. De même, ceux qui envisagent d'écrire un livre, d'ouvrir un restaurant, de développer un spectacle de danse ou d'organiser une exposition doivent pouvoir se positionner stratégiquement. Celui qui ambitionne de devenir un dirigeant et de valoriser l'avenir doit avant tout posséder

un grand sens de l'empathie. Comment pensent et réagissent les gens face à certaines confrontations ou opportunités? Ce n'est pas pour rien que Machiavel écrivait en 1513 "*Un prince doit aussi comprendre l'art de se mettre dans la peau de l'animal comme dans celle de l'homme*" (Il Principe, XVIII, 2)<sup>11</sup>. Le développement d'une stratégie ne se construit pas avec quelques recherches sur Google.

## Qui peut choisir les *liberal arts*?

Une petite proportion des étudiants américains opte pour une formation en *liberal arts* dans l'enseignement supérieur. On trouve aux États-Unis dans l'enseignement secondaire également de nombreux programmes présentant une forte orientation en *liberal arts*. Lorsqu'on visite des villes comme Florence, Venise ou Rome, on croise inmanquablement de grands groupes d'élèves américains. La culture et l'histoire européennes, mais aussi des matières comme le français, la philosophie et la littérature non américaine, sont relativement bien représentées dans l'enseignement secondaire américain. Ce qui est important, car c'est d'ici qu'une partie des étudiants pourra migrer ultérieurement vers des formations en *liberal arts* dans l'enseignement supérieur. Si l'enseignement américain doit faire des économies et dans le même temps jouer davantage la carte des matières STEM, cela pourra avoir de grandes conséquences pour l'offre des matières de *liberal arts* dans l'enseignement secondaire public, et pour les programmes de *liberal arts* dans l'enseignement supérieur subventionné. Selon la vision de Martha Nussbaum, le plus grand risque démocratique réside dans la suppression des matières de *liberal arts* dans l'en-

<sup>11</sup> Niccolò Machiavelli (2002). Il Principe – De heerser (Athenaeum – Polak & Van Gennep, Amsterdam). Les commentaires de ce livre par Frans van Dooren valent la peine en soi.



seignement secondaire. Surtout car les jeunes qui, jusqu'à leurs 18 ans, sont immergés dans une expérience pédagogique utilitaire à court terme, risquent de manquer de la flexibilité mentale nécessaire pour entamer par la suite, et d'eux-mêmes, une formation complémentaire dans les disciplines des *liberal arts*. Il ne faut pas s'attendre à ce qu'un jeune de 18 ans n'ayant jamais ouvert un seul livre sérieux — et ce groupe s'étend de plus en plus — puisse plus tard s'intéresser spontanément à l'œuvre de Peter Sloterdijk. Ceci n'est naturellement pas un drame en soi, car pourquoi une grande part de la population devrait-elle consacrer du temps à des produits culturels élitaires, qui ne peuvent qu'influencer la pensée? Mais à quoi ressemblerait notre avenir si personne ne consacrait du temps à la question de savoir comment nous pouvons et devons réfléchir à propos des évolutions sociales et de l'interprétation personnelle?

## Maman, pourquoi innovons-nous?

Le débat actuel sur l'enseignement est très sélectif. Plus de technique, plus de matières STEM et plus d'étudiants STEM doivent soutenir notre compétitivité car, sans personnel exécutant adéquat, on ne peut pas rester compétitif. En même temps, il faut innover. La solution magique de l'innovation est au cœur de tous les documents politiques. L'augmentation du nombre des étudiants STEM peut également améliorer notre potentiel d'innovation. Mais est-ce suffisant? Les principales innovations sont en effet des innovations sociales sans composante technologique. Facebook est une application internet qui répond à la nécessité de partager des informations avec des amis. Du point de vue technologique, rien de vraiment neuf dans Facebook, mais la traduction de l'abstraction du "partage de l'information"

dans un format opérationnel et surtout convivial aura été un véritable parcours du combattant, avec des hauts et des bas. Ensuite, chacun se demande comment il a pu ne pas remarquer tout seul cette opportunité apparemment évidente. Un innovateur voit donc des opportunités juste un peu plus tôt que ses concurrents, lesquels sont certainement aussi intelligents ou instruits que lui. Facebook est avant tout une innovation sociale d'une énorme valeur économique (même si les actionnaires peuvent avoir un avis contraire sur le sujet). Mais même internet ou l'ordinateur en soi ne sont pas des innovations purement technologiques. L'ordinateur est un assemblage-innovation; des composants existants ont été assemblés pour constituer un PC, parce que quelques hommes d'affaires y ont vu une opportunité économique. Internet aussi est un assemblage-innovation, où de nouvelles applications ont été rendues possibles par la combinaison, de manière novatrice, de composants existants. L'économie internet, extrêmement importante, n'est absolument pas le produit exclusif de travailleurs techniquement qualifiés, ou d'ingénieurs-entrepreneurs. De très nombreux et importants entrepreneurs internet ne sont pas même capables de programmer par eux-mêmes.

Celui qui souhaite augmenter le potentiel d'innovation d'un pays doit également réfléchir à propos du concept de l'innovation. La définition qu'en donne Jacob Schmookler en 1966 reste toujours d'application: "*Every invention is a new combination of pre-existing knowledge which satisfies some want*"<sup>12</sup>. Comme le montre clairement l'histoire de Facebook, l'innovateur tire son avance de la capacité d'associer et de philosopher librement et sans entraves à propos des comportements humains. Car la création d'un marché est impossible sans créer un lien entre

<sup>12</sup> Jacob Schmookler (1966). *Inventions and economic growth* (Harvard University Press, Cambridge)

l'innovation et le besoin social. Comprendre comment les autres pensent ou pourraient penser, voilà ce qui donne de l'avance à l'innovateur. Mais comment savoir ce que pensent les autres sur toutes sortes de thèmes? En proposant plus de matières techniques dans l'enseignement? Non, mais en lisant, beaucoup et de tout, en nourrissant son esprit critique, en investissant dans l'analyse approfondie, en combinant les genres cinématographiques, en voyageant, en regardant, en parlant et en essayant, on jette les bonnes bases. Ensuite, il faut espérer un peu de chance, et la bonne inspiration. Tous les étudiants devraient être préparés mentalement à développer une attitude innovante comme une seconde nature.

Jon Meachan de Newsweek résume cela ainsi: *"The next chapter of the nation's economic life could well be written not only by engineers but by entrepreneurs who, as products of an apparently disparate education [une référence aux liberal arts], have formed a habit of mind that enables them to connect ideas that might otherwise have gone unconnected... Liberal education is a crucial element in the creation of wealth, jobs and —one hopes— a fairer and more just nation*<sup>13</sup>."

Si l'enseignement souhaite contribuer au potentiel d'innovation dans le long terme, les étudiants doivent également développer leur faculté de penser, d'agir et de douter des autres. La littérature, la philosophie, la critique sociale et l'histoire peuvent ici faire la différence. Et bien évidemment, le système d'enseignement doit en lui-même être suffisamment diversifié pour être efficace à long terme. Un écosystème à forte diversité est beaucoup moins vulnérable aux chocs extérieurs qu'un écosystème à la diversité limitée. Comme personne ne peut réellement savoir quel programme d'enseignement est sus-

ceptible d'apporter la plus importante plus-value sociale à long terme, le système d'enseignement doit justement favoriser la diversité et combattre l'uniformité. Rassembler des personnes d'horizons très différents apporte toujours les meilleures idées dans les *brainstormings*. La suppression des différences entre les orientations, afin de présenter aux élèves un package identique —dans lequel toutes les matières se retrouvent, mais insuffisamment pour atteindre intensité et profondeur— semble être une stratégie très efficace pour étouffer notre potentiel d'innovation dans le long terme.

Si nous souhaitons réellement améliorer notre potentiel d'innovation à long terme, la société doit investir dans l'empathie et la diversité. Investir dans l'augmentation du nombre des étudiants STEM n'est qu'une petite partie de la question. N'est-il d'ailleurs pas étrange que nombre d'ingénieurs — les experts STEM *par excellence*— migrent, après quelques années de pratique technologique, vers un cadre supérieur pour s'y consacrer à des activités non STEM? De nombreux PDG sont des ingénieurs qui, après quelques années, avaient fait le tour de la question entre les machines et les processus industriels.

Si le système d'enseignement se réoriente fortement avec l'objectif de fournir plus de diplômés techniques, cela risque aussi d'entraîner une disparition rapide de la pénurie relative de ces mêmes diplômés, et donc une baisse de leurs salaires réels. La demande en diplômés techniques restera-t-elle à terme toujours en aussi forte hausse que l'offre?

<sup>13</sup> Newsweek, In Defense of the Liberal Arts, 8 janvier 2010

## Contenu et/ou méthode?

Martha Nussbaum plaide fortement pour plus de *liberal arts* dans tous les segments de l'enseignement. De plus, elle insiste sur la méthodologie des *liberal arts*; interdisciplinarité, auto-étude, discussion de groupe et interaction. Ce type d'enseignement est très exigeant en main-d'œuvre, et donc aussi très coûteux. Elle se réfère dans son livre à quelques initiatives récentes visant à également introduire la méthodologie des *liberal arts* dans les universités de Grande-Bretagne et de Scandinavie. Une fois que le nombre de personnes nécessaires à l'organisation d'un programme de *liberal arts* est clairement établi, l'enthousiasme retombe rapidement. Ceci n'est pas un détail, car les gains et les effets d'apprentissage — l'enseignement doit bien sûr être rentable — pour les étudiants en *liberal arts* sont d'une part la conséquence de la méthodologie appliquée, et sont également d'autre part imputables au contenu même de la matière. Il y a un monde de différence entre l'étude d'un texte philosophique dans le but de compléter un examen de type *multiple choice* sur le sujet, et l'étude du même texte pour en défendre certaines positions dans des discussions de groupe, lors desquelles des étudiants se mettent mutuellement au défi de penser de manière cohérente. Et donc, pour amener la société à profiter des avantages des *liberal arts* que Nussbaum défend avec tant de force, il faut littéralement activer le contenu des matières culturelles offertes. Ceci est plus facile à réaliser dans des programmes avec relativement peu d'étudiants et beaucoup de personnel enseignant. L'introduction de la méthodologie des *liberal arts* n'est pas évidente au sein de notre enseignement de masse, où il convient de donner un diplôme d'enseignement supérieur à autant d'étudiants que possible et ce, de la manière la moins chère possible. Grâce à inter-

net, plus de formules de cours interactives pour grands groupes peuvent être prises en considération, mais celui qui a goûté à l'expérience de l'argumentation et du débat au corps à corps tirera peu de satisfaction du feed-back généré par un programme d'ordinateur.

## Qu'a-t-on appris aujourd'hui?

L'enseignement devant non seulement fournir du personnel exécutant directement exploitable, mais aussi donner une formation générale aux jeunes, il semble plus qu'évident qu'inculquer une large conscience culturelle est l'une des tâches essentielles dévolues à l'enseignement. Il est donc tout aussi important que la grande majorité des jeunes<sup>14</sup> de l'enseignement secondaire soit en contact intensif avec l'histoire, la littérature, la philosophie et les autres cultures. C'est ainsi qu'ils développent leur capacité d'empathie. Selon Martha Nussbaum, il s'agit là d'une condition essentielle au bon fonctionnement de notre démocratie.

L'approfondissement subséquent de la conscience culturelle dans l'enseignement supérieur, comme dans les programmes des *liberal arts*, semble moins pertinent à première vue. A quoi sert d'étudier la philosophie ou les langues orientales pour devenir facteur par la suite?

L'analyse de Mark Peltz montre cependant qu'une part démesurément grande des étudiants en *liberal arts* se retrouve dans les postes de direction absolue de la société américaine. Ce phénomène marquant est assurément fortement lié à la méthodologie de l'enseignement des *liberal arts*, où le développement de l'esprit critique dans un cadre de référence interdisciplinaire est essentiel. La combinaison de l'esprit critique avec

<sup>14</sup> A cela peuvent bien sûr s'ajouter des programmes d'enseignement avec d'autres pôles d'intérêt.

une grande empathie et la capacité de penser stratégiquement sont des éléments importants de la formule du succès. Celui qui peut s'appuyer sur un large cadre de référence interdisciplinaire bénéficie en outre d'un important potentiel d'innovation. L'innovation, c'est la combinaison de composants existants en une nouvelle fonction, avec une pertinence sociale.

Se concentrer sur une large conscience culturelle dans l'enseignement peut donc apporter de très importants avantages économiques et démocratiques:

- Faire preuve d'empathie est essentiel pour la qualité de notre démocratie;
- Les *liberal arts* permettent d'acquérir des compétences essentielles pour les fonctions de direction (empathie, analyse et stratégie) et sont donc de première importance pour notre compétitivité à long terme;
- Le cadre de référence des *liberal arts* est un terreau idéal pour l'innovation.

Une condition-cadre importante pour ces avantages potentiels concerne la méthodologie appliquée en ce qui concerne les matières culturelles dans l'enseignement. Plus la méthodologie des cours se rapproche de la philosophie des *liberal arts*, meilleurs sont les avantages potentiels. Personne ne progresse avec des matières culturelles mal enseignées, mais ceci est bien sûr valable pour toutes les matières (y compris les matières technologiques).

L'augmentation du nombre d'heures de cours STEM aux dépens des matières culturelles dans l'enseignement peut engendrer:

- Une offre plus importante de personnel opérationnel pour nos entreprises, ce qui est positif pour la compétitivité de nos entreprises à court terme (à moins que la pénurie actuelle de diplômés techniques ne soit plutôt l'indi-

icateur d'un problème du marché du travail);

- Des salaires relativement bas pour les diplômés techniques (dans le cas où la demande de diplômés techniques augmente plus lentement que l'offre);
- Moins de personnes acquérant les compétences essentielles aux fonctions dirigeantes, et donc également à notre compétitivité dans le long terme;
- Un terreau appauvri pour l'innovation;
- Une érosion consécutive de notre démocratie.

Pourtant, les débats actuels de l'enseignement ne portent pas sur l'importance d'une large conscience culturelle pour notre société et notre économie. Et bien sûr, les défenseurs des matières STEM n'exigent pas la suppression des matières culturelles. Les entreprises n'ont jamais demandé que des matières comme l'histoire ou le latin soient supprimées. Les dirigeants des entreprises sont trop intelligents pour cela.

## En guise de conclusion : encore un mot sur l'inégalité

Il n'existe pas, pour les problèmes complexes, de solutions simples ne présentant que des avantages et aucun inconvénient. Le but d'une bonne formation en *liberal arts* est justement de démasquer les raisonnements simplistes. Un bel exemple de solution simpliste à un problème complexe concerne l'utilisation des TIC, et la soi-disant fracture numérique dans l'enseignement. Il n'y a pas si longtemps, de nombreux responsables politiques s'interrogeaient à propos de la possession et de l'utilisation inégales des TIC. Les enfants issus de milieux aisés avaient accès à internet, tandis que les enfants issus de milieux défavorisés ne pouvaient bénéficier de ces avantages. Dans une société obsédée par l'inégalité, ceci était perçu comme un problème. Dans de nombreux pays et il n'y a pas si longtemps, les autorités —mais aussi les écoles— ont fait des efforts pour rendre les ordinateurs et internet accessibles à tous. Entre-temps, tout le monde a internet et on ne parle plus de la fracture numérique. Pourtant, l'inégalité menace d'augmenter, malgré l'égalité d'accès à internet. Toutes les études montrent que les enfants issus de milieux défavorisés consacrent beaucoup plus de temps à des jeux sur internet et aux médias sociaux que les enfants issus de milieux aisés. Selon une étude menée en 2010 par la Kaiser Family Foundation, la différence est de pas moins de 90 minutes par jour<sup>15</sup>. Pendant que les enfants issus de milieux défavorisés s'offrent du bon temps à *gamer*, ceux des milieux aisés consacrent plus de temps au sport, à d'autres activités sociales ou aux devoirs. En conséquence, les performances scolaires des enfants issus de milieux défavorisés baissent, tandis que celles des enfants issus de milieux

plus aisés restent à niveau, voire s'améliorent. La conclusion de l'étude Kaiser est que les TIC et internet ne feront que creuser le fossé entre les riches et les pauvres, en conséquence de la grande perte de temps des personnes à faibles revenus. La promotion de l'utilisation de l'ordinateur semblait être une bonne solution à l'écart des prestations entre les enfants issus de milieux sociaux différents mais, comme souvent, les solutions simplistes semblent ne pas fonctionner. Ceci ne doit pas nous surprendre outre mesure. Les personnes possédant un acquis en *liberal arts* connaissent peut-être les retours de manivelle de la technologie<sup>16</sup>.

Dans ce cas, le problème de l'inégalité n'a rien à voir avec l'accès à internet, mais tout avec la répartition inégale du soutien parental. Certains enfants ont des parents qui fixent des limites, et qui souhaitent et peuvent accompagner leurs enfants. D'autres enfants n'ont pas cette chance. Aucune mesure ou réforme de l'enseignement ne pourra y changer quoi que ce soit.

Enfin, il faut remarquer que les matières culturelles sont fortement soumises à la pression dans les programmes de l'enseignement public ou établi par les gouvernements —voir la Grande-Bretagne comme exemple extrême—, mais que ceci est bien moins le cas dans les programmes de l'enseignement privé. Dans les *private schools* britanniques, mais aussi dans l'enseignement universitaire privé des Etats-Unis, le package des matières culturelles reste intact. Les écoles privées tiennent fortement compte des préférences des parents de leurs futurs élèves. Les parents (riches) n'exigent pas la suppression des matières culturelles, et se tiennent à des préférences autres que celles des décideurs politiques qui devraient défendre l'intérêt général.

<sup>15</sup> The New York Times, Wasting time is new divide in digital era, 29 mai 2012

<sup>16</sup> Voir par exemple Edward Tenner (1996). Why things bite back (Vintage Books, New York)

Donc, celui qui a les moyens de s'offrir la "meilleure" formation opte bien pour les matières culturelles. La conscience culturelle n'est pas seulement intrinsèque, mais offre —avec une bonne méthodologie— des compétences économiquement très intéressantes. Moins il y a d'écoliers et d'étudiants pour acquérir ces compétences, moins les étudiants en *liberal arts* rencontreront plus tard de concurrents sur le marché du travail, et plus élevé sera leur salaire.

En Belgique, il n'y a pas d'écoles privées comme en Grande-Bretagne. La suppression des matières culturelles —on n'en est pas encore là— impliquerait que les enfants issus de milieux sociaux défavorisés ne soient plus en contact avec la culture, faute de soutien à la maison. Les enfants issus de milieux aisés seront en contact avec la culture par le biais de leurs parents. Si ces parents peuvent inciter leurs enfants à lire et à explorer par eux-mêmes, ces derniers développeront plus que d'autres des attitudes précieuses. Le marché du travail mettra à l'honneur plus tard ces avantages comparatifs. La suppression des matières culturelles ne fait qu'augmenter la menace de l'inégalité dans la société.

Pour une croissance économique  
et une protection sociale durables